Malika Ferdjoukh

# BROADWAY LIMITED

## 2. UN SHIM SHAM AVEC FRED ASTAIRE



*Le livre*

Janvier 1949.

Six. Elles sont six à souffler sur leurs doigts quand le brouillard s'attarde sur New York. Avant de se réchauffer dans la cuisine de l'honorable pension Giboulée, où elles partagent aussi leurs rêves fous, leurs escarpins trop pointus et quelques pancakes joufflus. Un jour, elles seront comédiennes ou danseuses, et Broadway sera à leurs pieds.

En attendant, Hadley, Manhattan, Page, Chic, Etchika et Ursula courent les théâtres, les annonces, les auditions, les cachets – New York est une ville fabuleuse à condition d'avoir des sparadraps dans son sac. Elles ont 19 ans ou à peine plus, et elles donneraient tout pour réussir, elles qui n'ont rien, en dehors de leur talent. Cela peut-il suffire dans cette Amérique d'après-guerre qui ne fait pas de cadeau ? Pas sûr. Mais si elles n'y croient pas, si elles n'y croient pas scandaleusement, qui y croira ?

*L'auteur*

Malika Ferdjoukh est née à Bougie en Algérie. Elle vit à Paris depuis sa petite enfance. Elle a séché quelques films à la Cinémathèque pour suivre des cours à la Sorbonne. On peut dire qu'elle est incollable sur le cinéma américain, ses dialogues fameux et ses distributions pléthoriques, du western au polar noir, mais son genre adoré reste la comédie musicale dont elle est capable de chanter à tue-tête les airs les plus improbables. Elle écrit des séries pour la télévision.

Malika Ferdjoukh

# ★ BROADWAY LIMITED ★

tome 2

## UN SHIM SHAM AVEC FRED ASTAIRE

*l'école des loisirs*
11, rue de Sèvres, Paris 6e

*Merci à l'Hôtel de la Plage de Hossegor,*
*à Carole, aux femmes de chambre, aux serveurs.*
*Merci pour vos attentions et votre belle humeur.*
*Merci à la vue sur l'Océan, aux tempêtes,*
*aux surfeurs d'être sur la vague dès l'aube,*
*juste pour l'inspiration de l'auteur.*

*À Françoise, à Jean, à Agly.*

### À la PENSION GIBOULÉE, 78e Rue Ouest, NY

**Mrs Celeste Merle**, et sa sœur **Artemisia**, propriétaires de la pension
**Charity** et **Easter Witty**, les domestiques
**Silas** alias **Drizzle**, fils d'Easter Witty, joueur d'ukulélé

*Les pensionnaires*

**Jocelyn Brouillard**, étudiant, pianiste, liftier ; **Felicity Pendergast**, dite **Chic**, modèle, *gold digger* certifiée ; **Page Hibbs**, actrice perplexe ; **Etchika Jones**, comédienne débonnaire ; **Hadley Johnson**, danseuse, taxi-girl, vendeuse de donuts ; **Manhattan** (**Wendy Balestrero**), *chorus girl* troublée ; **Ursula Keller**, chanteuse intrépide ; **Ogden**, 2 ans et demi, spectateur du monde ; **Betty Grable** et **Mae West**, chats du foyer ; **N° 5**, chien au parfum.

**Dido**, une voisine animée ; **Prospero Bezzerides**, son papa.

### Au KEWPIE DOLL, dancing

**Lily**, taxi-girl rompue ; **Jinx** et **Houray**, deux autres taxi-girls ; **Ludwig**, barman classe américaine ; **Benito Acquaviva**, leur patron ; **Liselot**, 9 ans, dévoreuse de livres.

### Au THÉÂTRE

**Willoughby**, costumière philosophe ; **Reuben Olson**, secrétaire de la star ; **Uli Styner**, la star ; **Eudora Flame**, danseuse exotique houleuse ; **Cecil LeRoy**, avocat yankee.

### À l'ACTOR'S STUDIO

**Lester Lang**, professeur sinueux ; **Wayne**, jeune premier ondoyant ; **Bobbi**, mangeuse de rôles ; **Ron**, aux pulls jacquard à poils ; **Frankie**, figurante intelligente ; **Victor Valdez**, dit **Vic**, fan d'un Cuba libre.

### Ailleurs à NEW YORK

**Fergus Ford**, curieux littéraire ; **Deanna**, patineuse ou pirate à Central Park ; **Midget**, marchande de violettes ici et là ; **Cooper**, dit **Coop**, fournisseur de bretzels ; **Mrs Chandler**, bibliothécaire poétique ; **Mme Lucie-Jane**, nourrice de contes de fées ; **Betty** et **Terry**, *hatcheck girls* au Stork Club.

### AMOUREUX, SOUPIRANTS, CHEVALIERS SERVANTS

**Addison De Witt**, critique au *Broadway Spot* ; **Gavin Ashley**, nageur en eaux troubles ; **Allen Königsberg**, aspirant génie ; **Arlan Bernstein**, soldat (entre autres) ; **Cosmo Brown**, *golden boy* flâneur ; **Ernie Culkin**, alias **Bouchon**, piètre danseur exalté ; **Jay Jameson Tyler Taylor**, alias **Jay Jay**, fils de famille délicat ; **Nelson Julius Macauley**, amoureux des temps lointains ; **Scott Plimpton**, main-forte ; **Whitey**, technicien TV ; **Sloan Crocetti**, coursier persévérant ; **le tombeur à lunettes**, à l'affût d'un taxi.

### GUEST STARS

**Woody Allen, Marlon Brando, Ann Bancroft, Francis Scott Fitzgerald, John Garfield, Billie Holiday, Grace Kelly, Elia Kazan, James Mason, Zero Mostel et Sid Caesar, Paul Newman, Lee Strasberg, Lester Young… et Fred Astaire !**

# Retour vers le tome 1 de BROADWAY LIMITED

## Un dîner avec Cary Grant

Grâce à un petit arrangement, **Jocelyn**, 17 ans, français, a pu rester à Giboulée, respectable pension new-yorkaise où l'on n'accepte pourtant que les demoiselles. Il y découvre un tourbillon de jeunes filles fauchées, riches de rêves, de passion, de secret…

**Manhattan**, la danseuse, se fait passer pour habilleuse afin d'approcher Uli Styner, la star de Broadway qui a bien des ennuis avec les chasseurs de sorcières de la Commisson des Activités Anti-Américaines… Il ignore que Manhattan est la fille qu'il a abandonnée, enfant.

**Chic**, la croqueuse de diamants, enchaîne les publicités… et les fiancés fortunés, jusqu'au jour où un adolescent nommé Allen Königsberg – futur Woody Allen – la présente à Whitey, jeune homme distant et ténébreux, simple technicien à CBS… Mais qui est-il vraiment ?

**Hadley** élève Ogden, son fils de 3 ans, en prétendant qu'il s'agit de son neveu. La vie a basculé pour elle par une nuit de neige dans le train *Broadway Limited*. Malgré des débuts prometteurs avec l'illustre danseur Fred Astaire, elle a tout arrêté. Carrière et existence en suspens, elle cherche Arlan, son beau soldat perdu à la suite d'une cruelle méprise. Depuis, elle survit. Ce n'est guère facile, même si Jay Jay aimerait beaucoup l'aider…

Il y a aussi **Etchika**, la camarade pleine de répartie. Et la singulière **Ursula**, qui chante et file un amour parfait, mais strictement interdit, avec Silas, le musicien de jazz.

Enfin **Dido**, la voisine *bobby soxer*, qui combat les préjugés et manifeste avec vigueur pour les libertés, contre le FBI et les chasseurs de sorcières. Jocelyn en tombe vite amoureux.

La Pension Giboulée est dirigée par **Mrs Merle** et sa sœur, **Artemisia**, dont les amours de jadis tissent leurs liens subtils avec l'actualité de cette ardente jeunesse de 1948, bien décidée à en découdre avec une guerre si proche encore, dans un monde où tout est à refaire.

# 1949

# MOUILLÉ EN JANVIER, ROUILLÉ EN FÉVRIER...

# 1

# One more time

La jeune fille ouvrit la porte au jeune homme. Un fantôme de brume s'invita effrontément à l'intérieur de la maison, où il s'effilocha et s'évanouit telle une promesse de sénateur – ou un serment amoureux.

Le jeune homme repoussa son chapeau d'une pichenette, révélant des boucles cuivrées, presque orange, des yeux rieurs, une paire d'oreilles fort mignonnes. Il portait une valise ; un petit chien à sourire déluré accompagnait son mollet gauche.

La jeune fille rejeta vivement le tire-bouchon châtain qui lui pendait sur la joue, plaqua les deux mains sur ses hanches, l'air de vouloir cacher le gros tablier gris qui l'enserrait.

Le jeune homme entendit un bafouillis – peut-être un « oui ? ». D'un claquement de doigts, il renversa un peu plus son chapeau, dévoilant un peu plus d'yeux, un peu plus d'oreilles et de boucles.

– Bonjour ! lança-t-il avec entrain.

Après un bond de grand chat qui le fit survoler les dernières marches du perron, sa valise posée, il se redressa en acrobate. La jeune fille fut obligée de lever la tête.

– Je suis à la Pension Giboulée ?

Elle opina, chassant le tire-bouchon qui résistait.

– Si c'est vous la propriétaire des lieux, sans mentir, Miss, vous avez les plus beaux yeux de propriétaire que j'aie jamais vus jusqu'ici.

Elle battit des cils, deux fois, ses joues se colorèrent comme si elle venait de respirer un fruit rose.

– Non… non, balbutia-t-elle.

– Ah, mais si, si. Les plus jolis, je l'affirme.

– Non, je ne suis pas la propriétaire d'ici. C'est Mrs Merle, et sa sœur Miss Artemisia.

Il fourra un poing dans la poche, s'en vint caler une épaule désinvolte contre le grès violet du mur, près de la plaque gravée « Pension Giboulée ». Elle dut lever davantage la tête, voulut rejeter une nouvelle fois le tire-bouchon – il ne bougeait pourtant plus de là où elle l'avait rangé, derrière le lobe droit – et le geste finit en caresse sur la joue.

– Pension douillette, prospère, où l'on mange bien, je parie ? badina-t-il. Allons, je tombe à pic.

Le petit chien flairait entre les plis du tablier gris. Il avait une tache sur l'œil, comme dans ces films où les chiens sont farceurs et gentils. La jeune fille se redressa encore. Le jeune homme était vraiment grand.

– On ne loge ici que les dames. Les messieurs ne sont pas admis.

– Oh, j'habite New York ! riposta-t-il joyeusement. Je ne cherche nullement à louer de chambre. En revanche…

Il installa la valise à plat, fit claquer les ferrures, l'entrebâilla. On y aperçut des couteaux, pointus, ronds, courts, longs, astiqués, ordonnés.

– C'est quoi, votre petit nom, belle mademoiselle ? enchaîna-t-il pour prendre de vitesse le refus qui s'annonçait.

– Charity, mais…

– Charity ?… Pas possible ! Ma jeune sœur à Milwaukee s'appelle également Charity.

Le chien se mit à gambader autour, proprement réjoui lui aussi de pareille coïncidence.

– Milwaukee… ? Le visage de Charity s'éclaira. C'est de là que je viens. Ma famille vit là-bas. C'est vrai, dites voir ? Vous êtes de Milwaukee ?

– Mais comment ! Vous avez sûrement connu Mrs Trampas, l'institutrice du jardin d'enfants ? Qui portait un bibi rouge ?

Elle réfléchit en direction du brouillard qui emmitouflait de cache-nez bleuâtres les érables chauves de la 78e Rue. Ses sourcils se froncèrent, si fort qu'ils se rejoignirent en haut du nez.

– … Mrs Trampas, vous dites ?

– Elle a déménagé pour Amarillo à la fin de mon année dans sa classe. Vous avez dû arriver bien après, vous êtes jeune… Quel âge vous avez, Charity ?

Il y avait des boutades et des espièglerie dans ses yeux dorés. Une boucle rieuse lui sautillait au milieu du front. Ses oreilles étaient vraiment menues, vraiment charmantes. Il ne devait guère avoir plus de vingt ans.

– Bientôt dix-huit, dit-elle, battant deux autres fois des paupières.

Elle exagérait un peu. Elle venait de fêter ses dix-sept.

– Ah bien voilà, c'est pour ça ! Elle était jolie, Mrs Trampas, mais beaucoup moins que vous, Charity.

Il répétait son prénom à la façon dont il eût chatouillé le ventre d'un chaton, avec douceur et malice.

– Vous vendez tout ça ? reprit-elle, la voix qui vibrait un peu, et montrant la valise à moitié ouverte.

– Avec difficulté, soupira-t-il, gaiement fataliste. Ma pauvre mère est seule pour élever la petite Charity, j'ai dû abandonner mes études de comptable pour faire le commis voyageur. Oh, je les reprendrai un jour, je ne désespère pas. En attendant…

– C'est bien courageux à vous, monsieur…

– Gavin Ashley. Ashley comme dans *Autant en emporte le vent*. Quand on est aussi ravissante que vous, continua-t-il, revenant s'appuyer au mur, si proche que sa manche de veste la toucha au bras, on a le droit de m'appeler Gavin.

Il lui frôla le menton du dos de l'index avant de s'écarter, à regret semblait-il, pour étaler la valise large ouverte en travers de la balustrade.

– Ces couteaux résistent au détergent le plus puissant, leur piquant est garanti à vie. Une vie entière, imaginez ! Quant aux lames, elles couperaient le plus épais des accents allemands.

Elle rit.

– Ou un brouillard comme aujourd'hui ? avança-t-elle. Je veux dire, c'est un brouillard à couper au… n'est-ce pas ?

Il rit aussi, dans une espèce de chaud murmure.

– En plus vous êtes drôle, Charity. Oui, fameux brouillard, hein. Hier encore il faisait si rudement beau pour une fin de janvier.

Elle se frotta les avant-bras, recto, verso, contre les hanches.

– Vous me voyez bien désolée. J'aurais aimé vous en acheter quelques-uns… Mais, comme je vous disais, je ne tiens

pas cette pension, c'est pas moi qui décide quoi faire ou quoi acheter.

– Ma foi, dit-il gentiment, si cela nous a permis de faire connaissance, la journée n'aura pas été perdue. J'aurai peut-être plus de chance avec vos voisins… Vous les connaissez ?

Il rabattait le couvercle. Elle n'avait pas envie qu'il reparte si vite.

– Oh, très bien. C'est Mr Bezzerides qui habite là, avec sa fille Dido. À eux deux ils ne doivent pas user tellement de couverts, notez.

– Probable, sourit-il. Votre pension serait une meilleure affaire pour moi. Ils sont seulement deux, dites-vous… ?

Ses doigts cajolaient les serrures de la valise, sans les boucler. Lui non plus ne paraissait pas avoir envie de repartir.

– Une minute, se décida-t-elle. Je vais appeler Mrs Merle. Qui sait ?

Elle s'éclipsa.

Il fit un signe au chien qui, sagement, s'assit. Abandonnant la valise ouverte, Gavin Ashley sauta au bas du perron pour entrer dans le brouillard qui enfumait la rue avec l'arrogance d'un congrès de banquiers à La Havane.

À travers la grille voisine, son œil vif inspecta le jardinet mitoyen, la façade, scruta les bow-windows. Après quoi, une nouvelle pirouette le renvoya en haut du perron, toujours de cet élan de grand chat, au moment où Charity réapparaissait en compagnie d'une dame d'un certain âge.

– Gavin Ashley, dit-il, comme s'il les avait attendues là sans bouger, soulevant plaisamment son chapeau.

– Celeste Merle, fit la dame, jaugeant d'un œil approbateur la

mise soignée et les manières affables. Je crains malheureusement que nous n'ayons aucun besoin de couverts, ni aujourd'hui ni dans un avenir proche. Tous les nôtres sont en parfait état.

– Tant pis ! dit-il avec un sourire vaillant – où pointait une tristesse malgré tout, mais un sourire qui n'entendait pas renoncer même s'il restait beaucoup de portes auxquelles frapper. J'aurai rencontré deux gracieuses personnes aujourd'hui.

– Vous êtes bien aimable. Bon courage à vous, dit Mrs Merle en disparaissant dans la maison.

Non sans une mimique navrée, traînant des talons pleins de regret, Charity se résigna à emboîter le pas à sa patronne.

Face à la porte close, le jeune homme tapota la tête du chien en sifflotant un air qui ressemblait moitié à *Lulu's Back in Town*, moitié à *Easy to Love*. Il referma – très lentement – sa valise, embrassant du regard la rue asphyxiée de brouillard, puis descendit – plus lentement encore – les sept marches de la pension.

Il écouta la porte qui se rouvrait. Compta jusqu'à cinq avant d'opérer une volte-face.

Elle le regardait. Il monta en deux sauts, laissant la valise sur le trottoir, et se retrouva tout près d'elle.

Charity avait attaché ses cheveux mais, l'ayant fait à la hâte, un autre tire-bouchon se dressait à son insu, en périscope, sur le côté de son crâne. Elle s'était débarrassée du tablier, on voyait sa jupe imprimée d'hortensias. Retenant contre son dos la porte presque fermée, de façon qu'on n'entendît rien de l'intérieur, elle lui glissa vite et bas :

– Rien à faire. Je lui ai pourtant dit que certains de nos couteaux avaient le manche tordu, mais…

– Jolie, drôle… et drôlement gentille, chuchota-t-il. Ça vous va bien, cette jupe, ces fleurs.

– Je… C'est à mon cours de couture, le jeudi. On apprend à faire un tas de choses. Moi, c'est comme vous… Un jour je me mettrai couturière, à mon compte. Plus de patronne, plus de chef, et je vous achèterai une tonne de couteaux ! acheva-t-elle, avec un petit rire hardi qui l'effraya.

– Le monde sera à nous, il n'aura qu'à bien se tenir, hein ? Courageuse, adorable Charity. Je ne vous oublierai pas.

Il chiquenauda le bord de son chapeau une dernière fois, avec tendresse eût-on dit. Il chuchota :

– Adieu.

– Comment il s'appelle ? s'empressa-t-elle, avant qu'il fasse demi-tour.

En silence, il effleura du pouce le menton qu'involontairement elle tendait.

– Votre chien, dit-elle, de l'air que l'on a lorsqu'on essaie d'attraper le bus qui va disparaître au coin. Vous l'appelez comment ?

– Oh. Topper. Comme le fantôme Topper dans ce film avec Cary Grant.

Il redescendit, à sa manière élastique et muette qui rappelait le brouillard. Le brouillard où, après avoir empoigné la valise, le jeune homme s'enfonça bientôt avec le petit chien au nom de revenant.



En cuisine, Charity reprit son poste à l'évier rempli de vaisselle. Un demi-pas en crabe… Elle inclina le buste sur 30 degrés pour observer son reflet dans la porte-fenêtre côté jardin. Elle s'y vit penchée et pas très nettement, assez pourtant pour y découvrir, horrifiée, cet épi de cheveux dressé en biais sur son crâne. Qu'en avait-il pensé, le beau vendeur de couteaux ? Oh, mon Dieu, il y avait de quoi éclater de rire, se moquer.

Mais il ne l'avait pas fait.

Non, il ne l'avait pas fait. Ses yeux dorés l'avaient contemplée avec leur chaude sympathie, et même une sorte de… Le cerveau de Charity interdit au mot « tendresse » de franchir la barrière de ses pensées, même si son cœur, intensément, le lui souffla.

Elle regrettait de n'avoir pu lui acheter quelque objet. Avec une morgue toute dirigée à l'encontre de sa patronne, elle bombarda une poignée de fourchettes dans l'évier.

Etchika parut sur le seuil.

– J'aurais besoin d'un couteau propre, dit-elle en soustrayant un citron du compotier.

D'un coude hargneux, la jeune domestique désigna l'égouttoir. Etchika dit merci, coupa le citron, en garda une moitié après avoir répudié l'autre, avec le couteau, parmi les fruits, tout en se faisant la réflexion que la coiffure de Charity évoquait une pauvre squaw dépitée.

Après son départ, Charity repêcha le couteau pour le rincer.

Quatre minutes plus tard, Mrs Merle survint avec le projet de prélever un pot de chutney sur l'étagère aux conserves.

– Charity, chuchota-t-elle, parcourant les étiquettes d'une mine chagrine. Ne trouvez-vous pas que cette maison manque terriblement de… quelque chose ?

Charity, qui essuyait les fourchettes, émit un son de gorge dont la tonalité, mi-grinche, mi-interrogation, allait aussi bien à la question de Mrs Merle qu'à la corne décatie des couverts qui refusait de briller malgré ses frottages soutenus.

– Mr McGonoghey m'a fait l'éloge d'une émission à la télévision. Sur les koalas de la région de Melbourne. Melbourne se trouve en Australie, vous le savez, Charity. Il paraît qu'ils abritent leurs petits dans une poche, comme les kangourous. Quel étrange pays où les bébés grandissent tous dans des poches.

– Ces couteaux ne valent plus guère ! lança Charity en décrassant avec humeur les objets de son ressentiment. Le manche est sec comme un talon de clochard, la lame n'entrerait même pas dans du beurre.

Mrs Merle lui largua un œil distrait, saisit un pot.

– Mr McGonoghey, continua-t-elle, compare un téléviseur à une agence de voyages. On y fait le tour du monde en une heure. Quel prodige, pas vrai ? Mais, chuinta-t-elle en dévissant le pot, j'ai peur d'avoir à livrer une vraie bataille de Midway pour en convaincre ma sœur.

Avant de s'esquiver, elle accorda un éclair d'attention à sa bonne. Seigneur ! Cette petite se coiffait assurément avec un pieu.

Depuis la salle à manger – où le chutney trouva sa place sur la table après qu'elle en eut retranché et léché une cuillerée –, Mrs Merle écouta ses jeunes pensionnaires qui vibrionnaient à l'étage.

Chuchotis animés, piaffements de pouliches agitées, vrouvrous excités du battant de la salle de bain… L'une d'elles devait se préparer pour une soirée en ville !

Celeste Merle alluma la radio en sourdine et, fredonnant avec Fred Astaire le premier couplet de *Me and the Ghost Upstairs*, se permit une demi-cuillerée subsidiaire de chutney.



À la seconde où Jocelyn s'apprêtait à placer ses lettres de Scrabble – un M, un K – sur les genoux d'Elaine Brussetti, la cloche du Penhaligon College retentit.

– Sauvée par le gong ! triompha-t-elle à mi-voix.

Les pieds de chaise gémirent de soulagement sur le sol de la salle de cours, les élèves se dressèrent en un même soupir. Elaine rassembla discrètement les lettres en bois dans une poche de toile, tandis que le professeur Patricia Helmet effaçait du tableau noir deux heures de musicologie médiévale. Elle aussi poussa un soupir, profond même, mais qu'aucun de ses étudiants ne remarqua.

– J'allais gagner, pesta Jocelyn. Où as-tu été dénicher ce « zen » ? Tu l'as inventé, je parie.

– Secte bouddhique du Japon.

Les autres, autour, faisaient autant de vacarme qu'un essor de canards sauvages.

– Jamais entendu parler.

– Ça te fera quelque chose à raconter à tes petits-enfants… Quand tu leur auras trouvé une grand-mère.

Le gratifiant d'un coup de coude guilleret, elle ajouta :

– Même si ta Dido n'a pas exactement l'air d'une grand-mère.

Il se vengea d'une tape. Elaine s'échappa en riant, pendant qu'il remballait ses livres et allait récupérer son duffle-coat au vestiaire.

Il la retrouva, calfeutrée dans un gros manteau en laine framboise, battant la semelle sous le brouillard du campus au milieu d'autres canards sauvages, tous étudiants, et majoritairement du genre masculin.

– Est-ce un club privé ? s'enquit Jocelyn en s'avançant vers le groupe. Ou bien tout le monde peut entrer ?

– *Welcome*, Jo. Vincent nous racontait la réception de ses parents, samedi.

– Chez lui, les cocktails sont si énormes que les glaçons enfilent des bouées de sauvetage.

– Comment tu sais ça, Elaine ? objecta Vincent. Tu n'es jamais venue à la maison.

– Oh… J'ai simplement lu deux fois *Gatsby* ! répondit-elle en trémoussant des bras vers son amoureux qui sortait du bâtiment des sophomores*.

Roy arriva parmi les canards en pardessus. Il enlaça sa dulcinée par le cou, fit mine de mordre son col framboise.

– Sale temps ! grogna-t-il. On va se réchauffer quelque part ?

À l'apparition de ce boy-friend baraqué, en canadienne, gloire du dernier tournoi inter-collèges d'*american football*, les canards prirent sobrement le large pour reformer un groupe plus loin dans l'allée. Le brouillard lâchait de longs châles mauves sur les épaules des sycomores.

– Qui a gagné au Scrabble aujourd'hui ?

* *Sophomores :* nom donné aux élèves de 2e année dans les universités américaines.

– Je ne suis qu'un pauvre Français. Ta fiancée en profite pour inventer des mots.

– Faux, je ne suis la fiancée de personne. Roy *darling*, tu nous offres un cacao ? Hier, c'est moi qui ai invité.

– Grâce aux 85 cents que tu m'as extorqués.

– Je te rembourserai quand tu marcheras sur ta barbe, roucoula-t-elle, blottie contre sa canadienne. Tu ne viens pas ? cria-t-elle à Jocelyn qui s'éloignait à reculons, ses livres sous le bras.

– Je suis mauvais perdant, tu retrouverais du sel dans ton cacao. Et puis, soirée chargée : piano pour Mrs Merle. Poker avec le Dragon ensuite.

Il disparut dans le décor cotonneux.

– Dragon ? s'étonna Roy.

– Un vrai. Qui menace de faire avaler à Jo une pomme empoisonnée s'il ne dispute pas un poker par mois avec elle, expliqua Elaine, lugubre.

– Yeurk. Tu as déjà rencontré ce Dragon ?

– *Gee*, non. Mais j'ai vu trois fois *Blanche-Neige* le jour où j'ai perdu ma première canine de lait, au cinquième rang du Bijou. On va le boire, ce cacao que tu brûles de me payer, Roy *de mi corazòn* ?



Jocelyn Brouillard avait appris à aimer le brouillard. Pas facile quand, à la moindre nébulosité météorologique, les copains d'école vous appellent Jocelyn Purée-de-Pois. Mais ça, c'était en France. À New York, personne ne blaguait jamais son nom.

Après tout, il n'était pas Jocelyn Fog.

Il sortit de Penhaligon, l'esprit tracassé par une énigme essentielle : comment faire un nœud à un mouchoir en papier ? Deux points avaient échappé à l'inventeur du Kleenex : dimensions étriquées ; texture effilochable. Ça partait en morceaux ou ça se froissait en boule. Impossible d'à la fois se souvenir et se moucher.

Il slaloma dans l'affluence de l'avenue, déjà accoutumé aux étrangetés de cette ville devenue son quotidien. Le détail qui le surprenait encore était le gris rayé des pigeons, si aimablement pareils qu'à Paris.

Il eut envie de voir briller ses chaussures. Cela se fit devant le Marty's Soda Spring, à l'angle de la 99e. Le jeune cireur noir qui officiait sur un coin de trottoir parut tout étonné que Jocelyn lui demandât son prénom. Généralement, pendant qu'il s'activait à genoux sur leurs pieds, les clients restaient plongés dans leur *New York Times* – s'ils étaient seuls. Dans leur conversation – s'ils étaient plusieurs.

– Robinson, répondit-il. Comme Sugar Ray Robinson. Tu connais ?

– Le boxeur. Bien sûr.

– Le plus fort du monde.

– Le plus fort, c'est Marcel Cerdan.

Le gosse hurla de rire. Il avait de petites dents moqueuses, rondes, brillantes comme des gouttes. Peut-être les astiquait-il aussi.

– Rendez-vous en juin ! dit-il en briquant le cuir. Ce sera le match du siècle. Un dîner avec Batman que Jake LaMotta le pulvérisera ?

– Pari tenu. Même si je ne connais pas personnellement Batman.

– Moi non plus. Mais je connais le Horn and Hardart sur la 7e, reprit le garçon. Si tu perds, et tu perdras, faudra m'offrir cinq Triple Jumbo frites.

– Rendez-vous en juin. Ou avant, pour un petit coup de *polish* ?

– Suis là tous les jours, dit sobrement le gamin en empochant la monnaie. Tu t'appelles quoi, toi ?

– Jo. Et toi ?

– Jump.

– Tu sais faire des nœuds à un Kleenex ?

– Pourquoi que tu veux y mettre des nœuds, à ton Kleenex ?

– En pense-bête. Tu sais, quand on doit faire quelque chose. Mais avec un Kleenex, tout part en confettis.

– Y a qu'à déchirer un coin. Quand tu regarderas, ça te reviendra. Pareil qu'avec un nœud.

Jocelyn s'épanouit.

– Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?

– Parce que t'y avais pas mis de nœud ? rigola le petit.

Ils se séparèrent en se tapant dans la paume.

– Jake LaMotta, on l'appelle *Raging Bull*. Ton Cerdan, tu l'appelles comment ?

– Le boxeur qui me fera gagner mon pari.

Jocelyn courut à la bouche de métro. Là-haut, le brouillard décapitait les buildings.

Vingt minutes après, il arriva au coin de la 78e, en même temps que Chic qui déboulait de Columbus.

– Tu parles bizarre, nota-t-il après qu'elle l'eut salué.

Elle avait passé l'après-midi à enregistrer un spot sur les vertus d'un remède contre la toux. Une explosion de grippes décimait New York depuis l'historique blizzard de décembre*.

– Un sirop à base d'épices mexicaines, confia-t-elle d'une voix qui paraissait jaillir de ses oreilles. Cette saloperie m'a dévasté les cordes vocales. Deux gargarismes, six bains de bouche, rien n'y fait.

– Un soda ? suggéra-t-il. Une menthe à l'eau ?

– Suis allée presto me jeter dans un bar, tu penses.

Elle grimaça.

– C'était plein de lumières bleues. Les clients avaient tous l'air atteints d'une maladie mortelle. J'ai décampé. Dans le suivant, j'ai commandé un sandwich à la dinde.

Ils arrivaient au bas du perron de Giboulée.

– Et… ?

– Comment dire ? C'était comme si le chef, à court de dinde, avait rôti un animal inconnu.

Il l'accompagna jusqu'en haut des marches.

– Il me reste une boîte de bonbons des Vosges dans ma malle. Un seul, et tu inhales les sapins des montagnes françaises. Tu descends la chercher ?

– Tu es chou, Jo, mais ce tournage m'a lessivée. À côté de moi, une méduse échouée ressemble à une bombe atomique. Je vais me laver onze fois les dents et dormir vingt minutes. Tu n'entres pas ?

– Ma galanterie prend fin ici, puisqu'un garçon n'a pas le droit de franchir ce seuil.

* Voir le tome 1, *Un dîner avec Cary Grant*.

– Et tu es un garçon, Jo ! Un fort joli, même.

Elle lui appuya le pouce sur le nez.

– Gagné ! Tu rougis.

Elle s'engouffra – seule donc, tandis qu'il redévalait le perron pour la volée de marches qui s'enfonçait du trottoir à son sous-sol.



À une fenêtre, tout en haut de la pension, une main tira un voilage… Lequel s'immobilisa devant une Artemisia ébranlée par les sentiments ambigus qui l'assaillaient chaque fois qu'elle épiait les allées et venues de ses locataires. Une joie réelle à les voir jeunes, rieurs, animés, mais une joie aussi mordante que la nostalgie qui allait avec. Elle caressa Mae West entre les oreilles, avant de le chasser du sofa qu'elle et lui se chamaillaient en alternance.

Elle avait fini de se farder pour la soirée à venir. Depuis ses lointains dix-huit ans, époque où elle sortait tous les soirs, c'était un rituel auquel elle s'adonnait à partir de cinq heures, et avec un soin extrême… Pourtant elle ne sortait plus.

Bien obligée de constater qu'avec les années la session maquillage rallongeait de façon passablement vexante. Elle plaça un 78-tours sur le gramophone Victrola. Sous l'aiguille en ergot, Bing Crosby se mit à siruper :

You must hav' been a beautiful baby
You must hav' been a wonderful child…

Et si elle mettait… ?

Elle ouvrit un tiroir du meuble japonais sur lequel trônait un carillon Westminster, en sortit le boîtier plat en lézard. Le fermoir, toujours indocile, lui griffa les doigts. Mais ils étaient là. Ses deux oiseaux étincelants, leur plumage à la noirceur moirée intacte. Cette parure était le lointain cadeau de Nelson Julius Macauley, son splendide amoureux de Park Avenue, gendre rêvé par toutes les matrones de l'aristocratie new-yorkaise, lorsqu'elle-même était encore une donzelle frondeuse et dissipée. Il ne l'avait pas su, alors, mais ç'avait été un cadeau d'adieu. Elle soupira.

Restait à se choisir une tenue de poker.



Il trouva son lit fait, le studio propre et rangé. Et même des fleurs fraîches dans le vase boule. Charity n'était pas censée s'occuper de tout cela, mais elle le faisait parce qu'elle aimait bien Jo. Sans doute aussi parce qu'il était un garçon.

Il largua son duffle-coat et ses livres sur le guéridon Fred Astaire où ils écrasèrent Adèle, le renne en peluche. Jocelyn s'affala en travers de l'édredon, les yeux en l'air, fixés vers la fenêtre en demi-lune encastrée au ras de l'asphalte.

Les jambes de passants passaient…

Dido était-elle rentrée ? Les cours à Toyfell étaient terminés. Pour berner son impatience, il attrapa son ukulélé (cadeau de Noël de Silas) et se mit à mollement gratter *Monsieur, monsieur, vous oubliez votre cheval, ne laissez pas ici cet animal, il y serait*

*vraiment trop mal*… Il fut interrompu par une pression discrète, mouillée, sur son coude.

– Oh, salut, N° 5. Tu m'apprendras un jour à traverser les murs comme toi, dis ? murmura-t-il au balai qui paraissait être une tête de chien.

Il le cajola, continuant à guetter l'apparition d'une paire de socquettes blanches derrière la fenêtre perchée. Bon camarade, N° 5 guetta avec lui. Il pratiquait avec une remarquable conscience professionnelle son job d'animal de compagnie.

Jocelyn se remit à beugler à tue-tête par-dessus l'ukulélé : *Grand-maman c'est New York, c'est New York, je vois les bateaux-remorques, […] les mouettes me font bonjour, dans le ciel je vois les jolies mouettes, et je sens-z en moi de longs frissons d'amour…*

Il amorçait *On n'est pas des imbéciles, on a même de l'instruction, au lycée Pa-pa, au lycée Pa-pil, au lycée Papillon*, lorsqu'on toqua à l'autre porte, celle du fond, en accès direct avec l'intérieur de la maison. D'un bond, il se flanqua des tapes aux cheveux, resserra sa cravate. N° 5 s'assit convenablement sur son derrière.

– Entrez !

Le chignon de Celeste Merle ballotta par l'entrebâillement.

– Vous devez avoir bien faim après cette journée de cours ? Je vous apporte de la tarte aux noix et un verre de lait.

– Oh, heu… Merci. C'est très aimable à vous, Mrs Merle.

À cet instant des talons résonnèrent derrière la fenêtre perchée. Il vit, horrifié, apparaître les socquettes blanches… Il se précipita au-devant de Mrs Merle et se répandit en remerciements. L'abreuver de sa gratitude pour lui obstruer la vue.

– Serez-vous en forme pour notre concert, tout à l'heure ? Vous semblez épuisé, jeune Jo.

– Pas d'inquiétude, Mrs Merle ! claironna-t-il avec le tonus d'un Marc Antoine rameutant les foules du Capitole à la mort de César. J'ai prévu la valse d'*Eugène Onéguine* et la *Sonate au clair de lune* de Beethoven, euh, Mrs Merle !

Si Dido n'entendait pas…

– Oooh, minauda la logeuse, lâchant presque son plateau d'extase. Je les adore, ces deux-là.

Il saisit la tarte et le lait, et resta planté, à jouer les paravents, épouvanté à l'idée que Dido se manifeste dans sa pose favorite, accroupie sur le trottoir au ras de la fenêtre, ainsi qu'elle en avait l'habitude. Et, oh, bonté divine, pourvu qu'elle ne lui chante pas son traditionnel *Où es-tu, embrasseur fou ?…*

Pour tuer dans l'œuf cette effroyable éventualité, il démarra une non moins effroyable quinte de toux. Mrs Merle branla doctement du chef.

– Offrez-vous dix minutes de sieste, vous en avez besoin. Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas ? Ce soir ? Ce, hum, ce… poker ?

Elle crachota le mot comme elle aurait lâché un flacon de nitroglycérine.

– Non, non, Mrs Merle ! clama-t-il entre deux quintes et d'une voix de stentor. Comptez sur moi, Mrs Merle !

Il agrippa la poignée de porte dans l'espoir de lui suggérer de filer. Mais elle ne bougeait pas.

– Si je puis me permettre un conseil, dit-elle, les filles vont bientôt kidnapper la salle de bain. Je serais vous, je m'y rendrais tout de suite.

Elle opéra un demi-recul.

– Merci mille fois, Mrs Merle ! J'y vais de ce pas.

Mais elle n'avait pas fini. Son index pointait en direction du sol.

– Qu'est-ce que c'est ?

Deux lueurs, deux prunelles implorantes perçaient l'amas de peluche vautré par terre.

– Oh, euh, c'est… N° 5, Mrs Merle. Le chien d'Ursula.

– Je le vois bien. Que fait-il chez vous ?

– Il lui arrive de me rendre visite.

– S'il vous dérange…

– Pas du tout, Mrs Merle ! Il ne me dérange pas du tout !

Alternant verbe et toux, il ancra une main résolue à la poignée.

– D'ailleurs, il en a le droit, ajouta-t-il finement. C'est un mâle.

Subtil rappel à la règle que Mrs Merle avait édictée à son arrivée à la pension : Nulle dame chez Jo. Jamais. Excepté sa mère.

Elle sourcilla, réalisant qu'en vertu de cette loi elle-même n'aurait pas dû se trouver là.

– À tout à l'heure, finit-elle par dire.

Il s'enferma et fit volte-face, haletant. Plus de socquettes en vue ! En trois foulées, il gravit les marches, tira la porte de la rue. Dido manqua dégringoler sur lui.

– Elle est partie ? frémit-elle, entre terreur et fou rire.

Il l'attrapa farouchement, et ils s'embrassèrent comme s'ils ne s'étaient jamais embrassés de leur vie. Alors que, depuis un mois, ils ne faisaient que cela.

Le rideau tiré, ils s'en allèrent rouler sur le lit, en bas, sans cesser de se serrer, de se palper, de s'entrelacer, et toute cette sorte de choses.

– Embrasseur fou ! chuchota-t-elle à une pause-respiration.

– Embrasseuse folle, répondit-il, expulsant sa cravate à travers l'espace.

Peut-être par tact, peut-être parce que l'occasion fait le glouton, N° 5 se détourna et entreprit de posément attaquer la tarte et le verre de lait.

Ni Jo ni Dido ne s'en préoccupèrent. Elle portait un de ses pull-overs mousseux qui le rendaient proprement cinglé… et il arrivait justement au moment exquis, qu'il adorait par-dessus tout, où ses doigts plongeaient dessous pour ramper vers ses seins.

Il aimait nettement moins lorsque, d'une main ferme, Dido soudain le repoussait. Ce qui finissait toujours par se produire.

Et qui, donc, se produisit.

– Tu n'aimes pas mes caresses, se plaignit-il une fois de plus.

– Je les aime, assura-t-elle, assise au bord du lit pour ressusciter, comme chaque fois, pull-over et queue-de-cheval. Mais papa va se demander ce que je fabrique.

Il souffla. Les filles n'étaient pas drôles. Il attrapa l'ukulélé et recommença à chanter : *Si les mystères de la vie vous mènent à zéro, n'y pensez pas, n'y pensez pas trop ! Si vous avez soif la nuit et qu'il n'y ait pas d'eau-ho…*

– *Nipon sepa nipon sepa nipon sepa t'woh !* entonna Dido avec conviction.

– *Pourquoi les vaches ont des puces, et les puces pas de veaux-ho ? Pourquoi dit-on mon « beau-frère » à un type qu'est vraiment pas beau ?*

– *Nipon sepa nipon sepa nipon sepa t'woh !*

– *Et pourquoi ver solitaire quand il y a tant d'anneaux ? Bah, c'est dégoûtant. N'y pensez pas bah bah…**

* En français.

Ils roulèrent à nouveau sur le dos, hilares, comblés, infiniment rêveurs.

– C'est si romantique, ces chansons françaises. Ça donne le frisson. Ça parle de quoi, celle-là ?

– Heu, ma foi… de banjo, d'eau la nuit, d'animaux fabuleux…

Ils s'embrassèrent (réflexe quasi automatique au-delà de deux phrases).

– Papa est de service ce soir, au Pennsylvania. On joue *Yolanda et le voleur.* Un *musical* avec Fred Astaire. On y va ?

Ah, qu'il aurait aimé ! Il ne connaissait pas d'heures plus suaves, plus délicieuses, que ces séances de cinéma où Dido et lui ne voyaient pratiquement rien du film.

– Im-pos-sible, tu sais bien. Aujourd'hui, c'est LA soirée pensum.

Il en rajoutait. Les parties de poker chez Artemisia réunissaient des personnalités plutôt cocasses, et pianoter quelques sonates aux invités de Celeste Merle lui dérouillait les phalanges. Tout de même, il ratait une occasion d'être avec Dido.

– J'y vais ! dit-elle en se levant.

Elle se leva. Il envoya l'ukulélé sur l'édredon, ainsi qu'une série de *pffff* grognons en direction du plafond, et l'imita à regret.

Ils se réenlacèrent dès la première marche et montèrent, étroitement embrassés, jusqu'à la porte où ils restèrent un bon quart d'heure, collés au battant.

– *Bonsoir jolie madame*, fredonna-t-il, enfoui dans la queue-

de-cheval, *je suis venu vous dire bonsoir… Revenez vite, c'est le printemps…*

– Le frisson, répéta-t-elle dans un chuchotis. Là. Au cœur. Quand tu chantes français… Même si tu fiches ma queue-de-cheval par terre.

Après un ultime et interminable baiser, un ultime et infini soupir, elle se résigna à partir, lui à la laisser.

Il courut rouvrir le rideau. Pour le plaisir de voir, dans la rue là-haut, passer ses jambes. Avant ça, il les écouta venir…

Les socquettes apparurent bientôt. Marquèrent un stop imprévu face à la vitre en éventail. 1, 2, 3… Elles cabriolèrent sur le macadam en pas de claquettes brefs, sonores, joyeux. Ce fut leur adieu avant de s'éloigner en sautillant vers la maison d'à côté. Jocelyn sourit.

Il était temps d'aller prendre cette douche.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection Médium +

*Broadway Limited (tome 1) : Un dîner avec Cary Grant*

*Sombres citrouilles*
*Boum*
*Taille 42*

*© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier*
*© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique*
*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : novembre 2018*

ISBN 978-2-211-30025-4